

Communication de
Monsieur Dominique Notter
(Amphithéâtre Cuenot - Nancy)



Séance du 16 octobre 2020



Dans l'histoire de la Lorraine, Notre-Dame de Sion
a-t-elle joué un « rôle politique » ?

Dominant le Saintois du haut de ses 541 mètres, la colline de Sion se remarque de loin avec la statue de la Vierge qui est placée sur le sommet de la tour de la basilique. La colline elle-même est une butte témoin en forme de croissant posée dans le paysage lorrain à une trentaine de kilomètres au sud de Nancy. Je vais évoquer cinq points :

- de Rosmerta à la Vierge allaitante ;
- de François II à Charles IV, une crise dynastique ;
- des frères Baillard aux quatre « po tojo » ;
- Barrès : le poète de la Colline et le lotharingiste ;
- les visites politiques contemporaines.



La colline de Sion surmontée de la statue de la Vierge (Cliché Gérard Louis).

De Rosmerta à la Vierge allaitante (temps des Vaudémont)

La Colline, depuis l'époque celte, est marquée par le sacré avec un temple dédié à Rosmerta, déesse de fécondité, et un autre en l'honneur de Mercure. Les chrétiens y sont présents depuis le V^e siècle, comme le confirme l'épithape de Nicetius (Colson, 14). Le pagus du Saintois (Suentensis pagus) ou pagus de Sion était dirigé par un comte (Bonnefont *et al*, 1996) (9).

Depuis 986, l'évêque Gérard de Cologne donne « Seionz » au chapitre de Saint-Gengoult de Toul avec une chapelle qui deviendra l'un des principaux pèlerinages de Lorraine ; cela perdure encore aujourd'hui. Sur la colline, la Vierge Marie évinça la déesse Rosmerta ; il en reste cependant un vieux fond de paganisme rural (Aimond, 1960) (1).



Stèle de Mercure et Rosmerta
Musée de La Cour d'Or - Metz
Métropole (Inv.2012.0.99, Cliché
Laurianne Kieffer).

Comme l'affirme Marcel Grosdidier de Matons (24), le christianisme ne détruit pas, il superpose. On lui aurait donné le nom de Sion, une des collines de Jérusalem, car on venait ici prier la Vierge pour les Croisés, partis en Terre Sainte (Gersal, 20). La Colline a une forme de croissant de 5 km de long et 1 km de large. La basilique est située à l'extrémité nord-est, alors que le château et le village sont situés au sud-ouest à l'autre extrémité.

Au XI^e siècle, le duc de Haute-Lorraine Gérard d'Alsace (1048-1070) donne le duché de Lorraine à son fils aîné Thierry II (1070-1155) et crée pour son fils cadet le comté de Vaudémont (1070-1108). Dès lors, un château marquant le pouvoir politique des Vaudémont sur le comté est construit à l'autre extrémité de la Colline sur un éperon barré, qui présente de forts escarpements favorables à la défense et qui domine la plaine du Saintois (Giuliano, 2008 et 2009) (21,22). Sa puissance est encore marquée par son donjon, de plan quadrangulaire, aux fonctions de tour de garde et d'habitat refuge, en l'occurrence la tour Brunehaut (Giuliano, 2009). Quatorze générations de comtes de Vaudémont vont marquer leur pouvoir sur ce territoire qui couvre le Saintois avec 90 clochers.

En 1325, Henri III, 8^{ème} comte de Vaudémont, marié à Isabelle de Lorraine, fait le don d'une nouvelle statue de Marie, représentant une vierge allaitante, à la chapelle de Sion et, pour abriter cette vierge, il fait édifier une abside qui est

toujours visible aujourd'hui. Cette statue règnera dans le cœur de la chapelle jusque la Révolution. Elle sera détruite par les révolutionnaires en 1792 (15).

Au XIV^e siècle, l'héritière du comté est Marguerite de Vaudémont, dame de Joinville. Après deux mariages avec Jean de Bourgogne et Pierre de Genève, elle épouse en 1393 Ferri de Lorraine, qui deviendra Ferri I^{er} de Vaudémont. On reste en famille ! En 1396, il crée la confrérie Notre-Dame de Sion et meurt lors de la bataille d'Azincourt en 1415. Puis l'on en arrive à Ferri II, 13^{ème} comte de Vaudémont (1458-1470). Son épouse Yolande d'Anjou, fille de René I^{er}, duc de Bar et de Lorraine, hérite du duché après la mort de son frère Jean II et de son neveu Nicolas. Et, même si la loi salique n'est pas officielle en Lorraine, elle est tout de même en usage. Ferri II et Yolande d'Anjou se marient en 1473 ; et leur fils René II, comte de Vaudémont, devient duc de Lorraine et duc de Bar, qui étaient les titres hérités de sa mère. René II a une grande vénération pour la Vierge Marie, comme le montre une enluminure de son livre d'heures (Blanchard, 8).

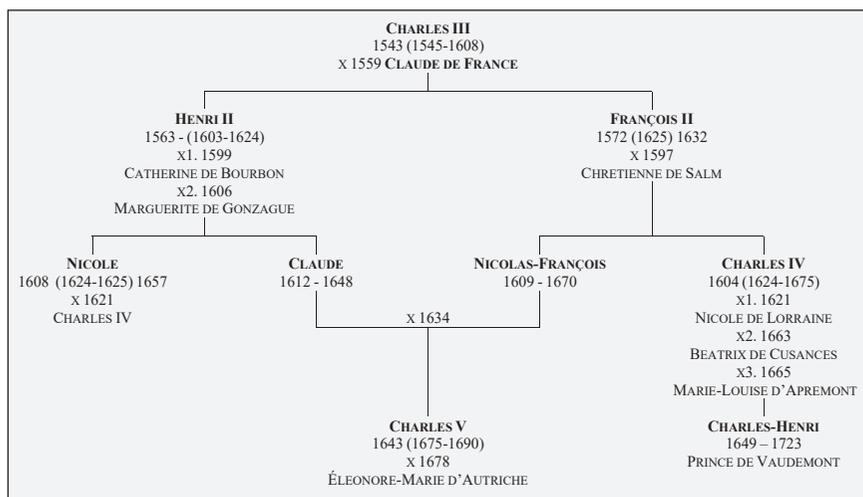


Représentation du XIX^e siècle de la Vierge allaitante donnée en 1325 par Henri III de Vaudémont.

Une seule chose concernant Notre-Dame de Sion : René II en 1477 l'invoque pour avoir la victoire sur le Téméraire. Et, ayant gagné la bataille devant Nancy, il vient à Sion rendre hommage à la Vierge avec un pied chaussé et un pied nu (in Maurice Garçon, *La mort du Téméraire*, Paris, Berger-Levrault, 1961). Et il confère à Notre-Dame de Sion le titre de « souveraine du duché ». Voilà déjà pour Notre-Dame un rôle pratiquement politique !

De François II à Charles IV, une crise dynastique

Après trois générations de ducs : Antoine, François I^{er} et Charles III, on en arrive aux deux fils de Charles III : Henri et François (27). Henri II, le nouveau duc, a deux filles : Nicole et Claude. De son côté, François, son frère, comte de Vaudémont, a deux fils : Charles et Nicolas-François, ainsi que deux filles : Henriette et Marguerite. À la mort d'Henri II, c'est sa fille Nicole qui hérite des duchés selon les vœux de son père.



Généalogie simplifiée de la Maison ducale de Lorraine.

Mais, bien qu'Henri II et son frère François semblent proches, sous le manteau protecteur de Notre-Dame de Bonsecours dans une œuvre de l'école lorraine de 1620, François, le frère du duc et oncle de Nicole, ambitieux et intrigant, proclame que René II, son arrière-arrière-grand-père, plus de cent ans auparavant (117 ans), a établi dans son testament la loi salique pour la Lorraine. François considère donc que sa nièce ne peut pas être duchesse. Seul problème, le testament a été égaré ! François prie donc la Vierge de Sion pour que le testament soit retrouvé. Or il avait promis que, si le testament

était retrouvé, il ferait construire un couvent de Tiercelins à côté de la chapelle de Sion. Et, histoire ou légende, le testament ayant été retrouvé, les États de Lorraine consultés acceptent l'application de la loi salique. François devient duc sous le nom de François II. Il en profite immédiatement pour payer ses dettes et, après quelques jours, abdique en faveur de son fils Charles qui devient Charles IV. Mais cette fois Charles n'est plus duc par son épouse Nicole, mais par lui-même. Charles IV aura un règne très complexe et entrecoupé de nombreuses années d'exil. Mais il réalisera le vœu de son père et fera construire par l'architecte Jean La Hière (Bonfont, 1996) (9), d'abord deux ailes du couvent de Sion en 1625, puis une troisième aile avec des appartements pour lui-même en 1669 après la guerre de Trente Ans. Sa générosité permettait, en 1626, l'installation permanente d'une communauté de Tiercelins chargés d'ouvrir l'église et d'y célébrer des messes pour le souverain. Elles dureront jusqu'à la Révolution, soit pendant 166 ans.

Comme l'écrit Philippe Martin (35), «l'authenticité du document fut longtemps discutée, mais l'essentiel était ailleurs : la Vierge de Sion qu'Henri II avait tant honorée, désignait Charles IV comme son successeur, son église était le creuset où se forgeait la légitimité ducale. La chapelle devenait «sanctuaire national». Depuis cette date, le duc ne cessa de l'honorer. Il ne manquait jamais une occasion d'associer la Vierge aux principales décisions de son règne. Ainsi il vint s'y recueillir après la signature du traité de Vic en 1632, prélude de l'entrée des duchés dans la guerre de Trente Ans. En 1669, il proclame Notre-Dame de Sion «souveraine de la couronne et de tous les sujets de Lorraine». N'est-ce pas un titre politique? Nicole de Lorraine n'a pas été brutalement dépossédée de tout car, suivant les conseils avisés de Pierre Fourrier, curé de Mattaincourt et conseiller des ducs, le mariage entre Nicole et Charles avait été conclu en mai 1621 avec l'accord d'Henri II. Mais Charles, de caractère inquiet et fougueux, montrait de la froideur vis-à-vis de Nicole et elle-même le considérait avec crainte. Ils n'eurent pas d'enfants.



Charles IV (1604-1675) duc de Lorraine
Huile sur toile, 4^{ème} quart du 17^{ème} siècle
(Inv. 53.1.7) © Palais des ducs de Lorraine
Musée Lorrain, Nancy (Cliché M. Bourguet).



Nicolas-François (1609-1670), duc de Lorraine
Huile sur toile, 4^{ème} quart du 17^{ème} siècle
(Inv.53.1.10) © Palais des ducs de Lorraine
Musée Lorrain, Nancy (Cliché M. Bourguet).

De son côté, en 1624, à la mort de l'évêque de Toul, Jean des Porcelets de Maillane, Nicolas-François de Vaudémont (6.12.1609 - 25.1.1670), son coadjuteur, devient à 15 ans évêque et comte de Toul, puis est fait cardinal en 1626 par Urbain VIII sans avoir été ordonné prêtre, ce qui était fréquent dans le monde aristocratique de l'époque. Né en 1609, fils de François de Lorraine, comte de Vaudémont et de Christine de Salm, il naquit le jour de la Saint Nicolas, le Saint Patron de la Lorraine; c'est pourquoi il en reçut le prénom. Il est envoyé en 1622 à l'Université de Pont-à-Mousson pour plusieurs années d'études qui se concluent en 1626 par la soutenance de ses thèses. Jacques Callot grave la Grande Planche de sa thèse de physique le montrant entouré des allégories de l'assiduité et de la reconnaissance en dessous de son père Henri II sur le char de Pégase (Chritin, 2013) (13). Nicolas-François de Vaudémont fut cardinal et évêque de Toul de 1624 à 1634, puis duc de Lorraine et de Bar du 19 janvier 1634 au 1^{er} avril 1634, soit un peu plus de deux mois. Son frère Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, devenu seul duc en 1625, s'allia à l'empereur Ferdinand II d'Autriche et soutint en France les opposants au premier ministre, le cardinal de Richelieu, notamment en autorisant le mariage de leur sœur Marguerite avec Gaston d'Orléans, frère et héritier du roi Louis

XIII (Vignal-Souleyreau, 46). Ce fut le prétexte qui permit au roi de France de faire envahir le Barrois et la Lorraine en septembre 1633, ce qui aboutit à la destruction du château et du village de Vaudémont.

Nicolas-François étant plus apprécié des Français que lui, Charles IV jugea préférable d'abdiquer en faveur de son frère le 19 janvier 1634. Cette décision fut prise à l'issue d'une entrevue secrète de plus de sept heures avec Pierre Fourier (Martin, 33) (51). C'est alors que fut aussi envisagé le mariage de Nicolas-François et de Claude-Françoise de Lorraine (1612-1648). Nicolas-François s'accorda par provision une dispense pour un mariage avec sa cousine, puis envoya au pape une lettre expliquant les raisons pour lesquelles il renonçait au cardinalat et se fit relever de ses vœux. Il épousa sa cousine le 8 mars 1634, contrecarrant les projets du roi de France, pour que celle-ci ne soit pas mariée à un prince étranger. Le mariage inopiné du « cardinal » incita les Français à mettre la famille ducale en résidence surveillée. Nicolas-François et son épouse réussirent à s'échapper du palais ducal de Nancy le 1^{er} avril 1634 et se réfugièrent en Franche-Comté, possession espagnole, puis en Toscane et à Munich, enfin à Venise où ils séjournèrent pendant dix-huit ans. De leur union sont nés cinq enfants : Ferdinand Philippe (1639-1659) ; Charles (3 avril 1643-18 avril 1690), abbé de Gorze (1648-1661), puis duc de Lorraine et de Bar, sous le nom de Charles V, qui épousa Eléonore d'Autriche ; Marie-Anne Thérèse (1648-1661), abbesse de Remiremont, et deux filles mortes en bas-âge. La duchesse Claude mourut en couches en 1648 laissant deux fils et une fille. C'est son deuxième fils, Charles, le futur Charles V, qui va assurer la pérennité de la dynastie de Lorraine.

En 1654, après l'arrestation de l'intrigant Charles IV (qui avait conservé ses titres malgré son abdication) par les troupes du roi d'Espagne, Nicolas-François prit le commandement des armées de Lorraine. Devant le refus espagnol de libérer le duc, il se rallia à la France et s'illustra avec son fils Charles (futur Charles V) à la bataille des Dunes le 14 juin 1658. Ses victoires autorisèrent la libération de son frère, et sa collaboration avec le royaume de France permit la restitution des duchés à Charles IV en 1661. Nicolas-François mourut en janvier 1670 à Nancy où il avait fait rapatrier le corps de son épouse la duchesse Claude. Cependant les intrigues de l'imprudent Charles IV entraînèrent une nouvelle occupation des duchés par les troupes françaises. Elle dura plus d'un quart de siècle jusqu'au traité de Ryswick en 1697 et à la restitution de la Lorraine à la famille ducale.

Comme Charles IV, d'autres membres de la famille eurent une grande dévotion pour Notre-Dame de Sion. Ainsi François II fut inhumé à Sion en 1633. Nicolas-François y fit déposer son cœur en 1670. Le duc Charles V, lui,

n'y viendra jamais. Au contraire, le duc Léopold I^{er}, son fils, alors en exil, pensait tant à la colline mariale, qu'il chargea le Père Vinot de Froville d'y effectuer un pèlerinage en son nom pour « le rétablissement de sa famille sur le trône de ses ancêtres ». De plus, il élaborait le programme d'une grande cérémonie pour fêter le retour du duc dans ses États. Pour les Lorrains, il était clair que Sion était liée à la famille ducale (Martin, 34 et 35).

Après avoir repris possession de ses duchés, les 3 et 4 octobre 1702, Léopold y organisa un grand pèlerinage d'action de grâces. Le père gardien du couvent des Tiercelins lui souhaita la bienvenue en un lieu pour lequel « les ducs, ses aïeux, avaient une vénération si grande qu'ils y avaient mis toute leur confiance ». Après deux jours de messes et de manifestations de foules, il quitta le sanctuaire et mit ses États sous la protection de la Vierge de Sion. Bien d'autres cérémonies eurent lieu ultérieurement, mais aucune n'égalait celle-ci, véritable manifestation de l'alliance politique et spirituelle entre Léopold et la Vierge de Sion (35).

Parmi les sanctuaires nationaux ducaux, Sion tenait une place singulière, devenant l'équivalent de la chapelle des Cordeliers : ici les corps des souverains y reposaient, là la dynastie se fondait.

Remarquons que le duc Léopold, fils de Charles V et d'Éléonore de Habsbourg, épousa, lui, une princesse française : Elisabeth Charlotte d'Orléans, alors que son fils François III deviendra François I^{er}, empereur du Saint Empire Romain Germanique après son mariage avec l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche.

Le duc Stanislas, comme les membres de l'ancienne dynastie, se rendit souvent à Sion et posa, en 1741, la première pierre de la nouvelle église qui fut consacrée en 1749. Lors de la Révolution, en 1792, la Vierge allaitante fut emmenée par les révolutionnaires, comme symbole de la superstition. Mais comme le chariot refusait de quitter la Colline, ils brisèrent la statue sur place. Elle fut ultérieurement remplacée en 1804 par une autre statue venant de Vaudémont. Les Tiercelins ayant été chassés, le sanctuaire fut désaffecté pendant dix ans, de 1792 à 1802, et il était souvent fermé aux fidèles.

Des frères Baillard (1837-1850) aux quatre « po tojo » (1873-1973)

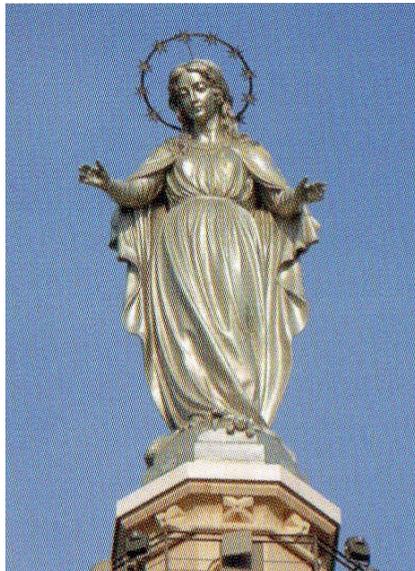
Puis survint l'épisode des frères Baillard, qui a duré de 1837 à 1850. Léopold, François et Quirin Baillard, les trois aînés d'une fratrie de neuf garçons, sont devenus tous les trois prêtres. Ils ont eu l'ambition de restaurer des couvents, églises ou monastères à Mattaincourt, au mont Sainte-Odile et à Sion. A Sion, l'ancien couvent et l'église étaient en mauvais état, et le pèlerinage en désuétude après le passage de la Révolution. Ils rachètent l'ancien couvent et d'autres bâtiments, construisent une école normale de Frères instituteurs, une école primaire supérieure agricole, et fondent une congrégation de religieuses non canoniques.

M^{gr} de Forbin-Janson, évêque de Nancy, pour structurer cet ensemble, nomme Léopold supérieur des Frères de la Doctrine Chrétienne de Nancy. Léopold et François gèrent tout cela, officient à la basilique et redynamisent le pèlerinage. Pour y parvenir, en dehors de 6 000 francs or promis par l'évêque, ils pratiquent des quêtes. Mais le nouvel évêque, M^{gr} Menjaud, qui n'est plus d'accord avec les comptes et les quêtes, les destitue de leurs fonctions. Comme ils lui tiennent tête, il ne leur donne plus que 3 000 francs or. Il semble, selon Gilles Laporte (29), que ce désaccord entre les deux évêques soit fondé surtout sur une opposition politique, le premier étant boulangiste et le second bonapartiste, puis républicain. Cette situation oblige les frères Baillard à vendre leurs biens fonciers. Par ailleurs, en 1850, ils rencontrent en Normandie Eugène Vintras, prophète autoproclamé qui prêche « l'œuvre de la Miséricorde ». L'évêque de Nancy leur retire alors leur pouvoir ecclésiastique pour hérésie.

C'est l'histoire des frères Baillard qui est racontée par Barrès dans *La Colline inspirée* (5). Il les considère avec mansuétude et un esprit très positif. Mais son ouvrage est aussi une élégie à la beauté et à la spiritualité de la Colline. Les Oblats de Marie-Immaculée ont été créés par M^{gr} de Mazenod en 1816. Ils se sont d'abord installés à Saxon en 1850, puis à Sion en 1857. Leur installation, retracée par Michel Courvoisier (16), va faire naître la vie sur la Colline. L'évêque de Nancy-Toul, M^{gr} Joseph Foulon, rachète le couvent et ses dépendances en 1868 pour le remettre aux Oblats l'année suivante. En 1871 un juniorat y est établi. En 1903, ils sont expulsés suite aux lois anticléricales. Cependant une société civile, dite de Saxon-Sion, acquiert le couvent et y abrite pendant deux ans le petit séminaire diocésain contraint de quitter Pont-à-Mousson. Les Oblats y reviendront à partir de 1918 jusqu'en 2006. Entre 1858 et 1869, M^{gr} Foulon fait construire une tour d'une hauteur de 45 m pour parachever l'église grâce aux sommes d'argent obtenues par les quêtes du Père Donat Michaux.



Façade et tour de la basilique
Notre-Dame de Sion
(Cliché G. Louis).



Statue géante de Notre-Dame de Sion
(Cliché G. Louis).

Une statue géante en fonte de fer représentant la Vierge Marie y est hissée en 1871, après un échec en 1870. Son allure a un sens politique, puisqu'elle est dos à la Prusse et a les bras tendus vers Toul. Elle mesure 7 mètres de haut et pèse 8 tonnes. Au-dessus du portail de la basilique, à la base de la tour, un beau tympan, sur fond de mosaïque d'or, résume l'histoire du pèlerinage: à droite, on voit l'évêque Saint Gérard, à genou devant le trône de la Vierge.



Fronton de la façade de la basilique Notre-Dame de Sion (Cliché Y. Poirel).

C'est l'initiateur du pèlerinage. Derrière lui, Charles IV, duc de Lorraine, est incliné et offre sa couronne à la Vierge. Debout un moine tiercelin, la tête couverte d'un capuchon, prie les mains jointes; à gauche, M^{gr} Foulon, évêque de Nancy et de Toul, fait l'hommage à la Vierge de la tour offerte par les Lorrains. Derrière lui se trouve le Père Oblat Donat Michaux grâce aux quêtes duquel les fonds nécessaires à la construction de la tour ont été réunis. Derrière eux, un clerc tenant la crosse épiscopale représente les junioristes oblates et les séminaristes.

En 1804, une Vierge à l'enfant ou Vierge à l'alérion du XVIII^e siècle en pierre dorée provenant de Vaudémont vient remplacer la Vierge allaitante dans l'abside de l'église de Sion. En mai 1870, la statue de Sion reçut du pape Pie IX le privilège d'être couronnée, mais le conflit entre la France et l'Empire empêcha la cérémonie. Le couronnement eut lieu sur mandement de M^{gr} Foulon, évêque de Nancy, le 10 septembre 1873, après le retrait des dernières troupes allemandes (Courvoisier, 16).

L'évêque voulait lui donner une solennité particulière, car c'était une cérémonie exprimant l'unité patriotique, religieuse et mystique de la Lorraine (Parisse, 1977) (39). Il écrivait: «Après une guerre formidable qui a désolé notre chère Lorraine et une paix désastreuse qui l'a mutilée; au lendemain du départ des soldats étrangers qui foulèrent depuis trois ans notre sol, il sera à propos de mêler aux chants de la délivrance les prières de repentir et de se prosterner dans la douleur afin de se relever dans l'espérance ... et que des sommets de Sion, l'horizon ne soit pas à jamais borné par une frontière!».

La cérémonie du 10 septembre n'était pas le simple couronnement d'une statue mariale... Elle devenait une manifestation patriotique d'une province meurtrie par le séjour prolongé de troupes adverses et par l'amputation de la Moselle, d'une partie de la Meurthe, des Vosges et de l'Alsace.



Vierge à l'alérion du XIV^e siècle placée dans l'abside en 1804 (Cliché Olivier Petit).

Et les catholiques des quatre diocèses lorrains déposèrent dans l'église, sur un autel, une croix de Lorraine brisée entourée d'une couronne d'immortelles, surmontée des mots en patois de Dieuze, zone annexée par le Reich : *CE N'AME PO TOJO* (*Ce n'est pas pour toujours*) en lettres d'or sur une plaque de marbre noir et encadrée de deux mots : *ESPOIR* et *CONFIANCE* et *AVE MARIA*. Pendant l'office, les bannières des paroisses de Moselle ou d'Alsace, telles Metz, Lixheim, Strasbourg, ou de Meurthe, comme Château-Salins, furent ornées de crêpe noir.



Ex-voto commémoratif de l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne (Cliché Y. Poirel).

C'est l'acte fondateur du mythe de la Colline inspirée (Parisse, 1977-39, Martino, 2009-37, Boquillon *et al*, 2010-10 et 2019-11). Plus de 30 000 personnes, accompagnées de 1 500 prêtres et 6 évêques, prirent part à cette cérémonie mi-religieuse, mi-patriotique; et 70 000 fidèles, dans la semaine qui a suivi, vinrent sur la colline. Ce premier *Po Tojo* eut pour conséquence, en dehors de la relance des pèlerinages de masse et du culte marial en Lorraine, de donner une dimension nationale et politique à l'église de Sion.

L'esprit de Revanche s'épanouit sur la Colline, d'où l'on devinait dans l'horizon la Moselle annexée, où se déroulaient bien des cérémonies d'anciens combattants et où régnait le romantisme patriotique de Barrès. L'évêque de Nancy, M^{gr} Turinaz, s'y rendit régulièrement, en particulier en septembre 1890 où il associa solennellement la Vierge de Sion et Jeanne d'Arc, concluant par ces mots : « La Lorraine n'a pas cessé d'être le bon duché de la Vierge Marie. » Après la tragique défaite militaire face à l'Allemagne, les années 70 sont marquées par un renouvellement du fait pèlerin avec de multiples cérémonies mêlant religion et nationalisme (Martin, 1997) (34).

M^{gr} Foulon fut l'une des premières victimes du *Kanzelparagraph* (*paragraphe de la chaire*), introduit en Lorraine en 1871, par lequel on pouvait inculper tout ecclésiastique ayant tenu en chaire des propos pouvant troubler l'ordre public. Or il avait invité ses diocésains à se rendre en pèlerinage à Sion par un mandement qui fut jugé par le chancelier, comme un appel à la rébellion. Cité devant le tribunal de Saverne, il refusa de comparaître et fut condamné par défaut à 25 ans de forteresse. Les curés, condamnés eux aussi, mais à des peines

moins lourdes, déclarèrent : « L'indien ne peut se passer de sa forêt, l'Arabe de son désert, le Lorrain de la France » (Roth, 2011) (41).

Pendant la Première Guerre mondiale, on vit des foules plus importantes que d'habitude. Pour certaines, la victoire de la Marne de l'automne 1914 était un miracle réalisé pendant les fêtes de la Nativité de la Vierge. Les soldats et leurs familles venaient implorer la protection de « Notre-Dame des Victoires », couvrant les murs de médailles, trophées ou ex-voto. Le 11 novembre 1918 fut immédiatement célébré un *Te Deum* d'actions de Grâce. Et le crêpe noir qui avait été placé sur les bannières des villes annexées fut solennellement remplacé par des bandeaux tricolores. Après le 11 novembre 1918 furent célébrées un peu partout des fêtes de la victoire.

Le 24 juin 1920 eut lieu un grand pèlerinage, appelé le second *PO TOJO*. Maurice Barrès plaçait un rameau d'or pour masquer la brisure de la croix de 1873 et dévoilait une nouvelle inscription en patois : *CE NATO ME PO TOJO (Ce n'était pas pour toujours)*. Dans un discours fort attendu, il célébrait la Lorraine et la France unies à Sion, redevenu un « sanctuaire national ». Les chants exaltaient la victoire :

« Vierge, merci ! L'Alsace et la Lorraine
 Joignent leurs voix à celles des Français,
 Pour acclamer la douce et bonne reine
 Dont le secours nous a gagné la paix. »

De 1939 à 1945, durant le deuxième conflit mondial, les Lorrains vinrent de nouveau prier la Vierge de Sion qui devint un centre de résistance spirituel. La victoire acquise, eut lieu en 1946 le troisième *PO TOJO* en présence du général de Lattre de Tassigny. Au cours de cette fête de l'unité française fut déposée au-dessus de la croix de 1873 une simple formule : *ESTOUR INC PO TOJO (Et maintenant, c'est pour toujours)*. Sion demeurait, au cœur de la nation et de la population lorraine, le haut lieu religieux et national (26, 35, 36).

Puis, après la reconstruction européenne et le rapprochement franco-allemand, le 9 septembre 1973, se déroulait sur la colline une nouvelle cérémonie que l'on peut nommer le quatrième *PO TOJO*, un siècle après le premier. Des anciens combattants français et allemands déposèrent des pierres autour d'un monument marqué du seul mot *PAIX* à l'entrée du site. Et au dessus de l'autel où se trouve la croix de 1873, ils ont placé la devise : *RÉCONCILIATION*.

Le hasard du couronnement de la Vierge en 1873 avait fait de Sion le haut lieu symbolique de l'hostilité entre deux nations : un siècle plus tard, le sanctuaire devenait le site où se manifestaient clairement les temps nouveaux (26,35).

Barrès: le poète de la Colline et le lotharingiste

Il est indispensable pour comprendre les deux termes de ce titre d'envisager brièvement la trajectoire intellectuelle de Barrès. Le premier axe de la pensée de Barrès est le *culte du Moi* qu'il défend dans ses ouvrages *Sous l'œil des barbares*, *Un homme libre* ou *Le jardin de Bérénice*. Il faut, selon lui, « s'abandonner à l'instinct, à l'inconscient, aux forces de la terre... » C'est la leçon de Bérénice. Comme l'écrit Jean Touchard (45), toute une génération séduite ou conquise, respira cet entêtant mélange d'activité conquérante, de philosophie et de sensualité. Il est sacré à Paris « prince de la jeunesse ». Parmi ses admirateurs, il faut citer Léon Blum. Le second axe est marqué par le *nationalisme*. L'année où paraît *Un homme libre* (1889), à 27 ans, il est élu député boulangiste à Nancy. Il est alors juvénile et impulsif; mais son nationalisme va se dramatiser avec l'affaire Dreyfus et au cours des trois volumes du *Roman de l'énergie nationale: Les déracinés* (1897), *L'appel au soldat* (1900) et *Leurs figures* (1902) regroupés sous le nom de *La terre et les morts*, ainsi que dans *Colette Baudoche, histoire d'une jeune fille de Metz* (6).



Proche de Charles Maurras (12) et élève de Jules Soury à l'École pratique des hautes Études (Sternell, 44 et Silvestri, 43), Maurice Barrès éprouve de la sympathie pour l'Action Française, puis il prend ses distances, se détachant en particulier de son antisémitisme, et il évolue vers un nationalisme républicain et vers le traditionalisme, l'attachement aux racines, à la famille, à l'armée et à la terre natale (4). Il est resté l'un des maîtres à penser de la droite nationaliste durant l'entre-deux-guerres. Il est élu le 18 janvier 1906 à l'Académie française et entre également, la même année, à l'Académie de Stanislas comme membre associé-correspondant.

Mais un autre aspect important de son évolution est le *lotharingisme*; il est dû à la division de la Lorraine du fait de l'annexion avec le sentiment de revanche d'une partie de l'opinion française, particulièrement des Lorrains (Parisse, 1984) (40). Selon Georges Morizet (38), Barrès fut l'artisan conscient d'un renouvellement de la vie littéraire, avec une idée de Lorraine éternelle à laquelle doivent participer toutes les forces industrielles, scientifiques, artistiques, mais aussi les historiens, philosophes et poètes, exprimée par le *lotharingisme*.

Dans *Amori et dolori sacrum* (1903), il manifeste le désir d'appartenir à la terre lorraine et à ses morts. Autrefois, dans sa jeunesse, méprisant la terre lorraine et son patois, il lui trouve aujourd'hui quelque chose de mystique à

travers le belvédère de Sion (Bonnefont *et al.*, 9). C'est dans cette mouvance régionaliste (2, 3, 17), que se font la création du *Pays lorrain* (1904) et de la *Revue lorraine illustrée* (1906) ; une *bibliographie lorraine* (1909) est publiée dans *les Annales de l'Est* créées en 1887. En 1913-1914, le violoniste Georges Sadler et le poète Emile Hinzelin créent le Société Erckmann-Chatrion pour diffuser leurs œuvres dans l'Alsace et la Lorraine annexées avec comme présidents d'honneur, Maurice Barrès et Hubert Lyautey. Cela aboutit au prix Émile Moselly, lequel obtient en 1907 le prix Stanislas de Guaita (23) décerné par l'Académie de Stanislas. Dans la même veine, la création du Théâtre du peuple à Bussang par Maurice Pottecher se réalise en 1895. Et, dans le domaine de l'Histoire, il faut citer Christian Pfister, Robert Parisot, Louis Bertrand, Louis Madelin (*Croquis lorrains*) (30), M^{gr} Charles Aimond (1), Pierre Gaxotte.

Le troisième axe de la pensée de Barrès est une « marche inexorable vers le catholicisme », comme Fenghua Jin le montre dans sa thèse (18). A partir de 1910, Barrès lance une fameuse campagne pour les églises menacées par les effets de la loi de séparation de 1905, exprimée dans *La grande pitié des églises de France* (1914). Il consacre à Sion de nombreuses pages dans *Un homme libre* (1889) où la colline est présentée décharnée et délaissée, dans *Amori et dolori sacrum* (1902) ou dans *Les amitiés françaises* (1903). Dans *Pages lorraines*, il écrit en parlant de la colline de Sion, elle est « le centre de notre nationalité. On y vient toujours en pèlerinage. Elle survit au duché de Lorraine... Elle est le point de continuité de notre région. » Le panorama qui l'entoure incite au respect parce qu'il a été façonné par des générations successives, et Barrès assure « je prononce pieusement : salut terre féconde, mère des hommes. » Il dit aussi : « La motte de terre qui paraît sans âme est pleine d'un passé, et son témoignage ébranle les cordes de l'imagination. L'écrivain lui-même fut marqué par cette atmosphère si particulière : On dit que la Vierge de Sion guérit les peines morales. Je puis en porter témoignage. Jamais je n'ai gravi la colline solitaire sans y trouver l'apaisement. Je comprenais mon pays et ma race, je voyais mon poste véritable, le but de mes efforts, ma prédestination. Jamais je ne rêvai là-haut sans que la Lorraine éternelle ne gonflât mon âme que je croyais battue. »

En 1913, Barrès lui consacre un ouvrage entier, *La Colline inspirée* (5). Il y raconte, à sa manière, l'histoire des frères Baillard. Sous sa plume, Sion possède une magie qui en fait un site d'exception, un des « lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, [...] lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. » Elle est au cœur d'un tryptique : *le passé*, puisque « c'est comme un lambeau laissé sur notre sol par la plus vieille Lorraine » ; *l'imaginaire*, car « c'est le point où l'imagination peut le mieux venir se poser pour comprendre le génie propre de la Lorraine » ; *l'identité lorraine*, parce qu'elle est le « symbole d'une nation où s'allient au bon sens le plus terre

à terre l'audace de la grande aventure et l'esprit qui fait les sorciers... elle est l'âme de notre nation (25, 29).»

Le chanoine Eugène Mangelot (31, 32), grand historien de la Colline, avouait en 1913 : « Le pèlerinage de Notre-Dame de Sion, si cher à la pitié des lorrains, est connu maintenant, du monde entier, au moins du monde lettré, depuis que Monsieur Maurice Barrès, qui avait déjà témoigné plusieurs fois de son culte pour le sanctuaire lorrain de la Vierge, lui a consacré un roman tout entier ». Cet amour pour celle qu'il surnomma la *Colline inspirée*, Barrès savait le faire partager à ses proches qu'il entraînait souvent dans de longues excursions sur ses pentes. Selon Fernand Baldenspenger et Georges Sadler qui étaient ses proches, il considérait ce site comme « un fief familial dont il faisait les honneurs en suzerain ». Pour lui, ce haut lieu était « notre acropole lorraine, un centre antique de notre vie nationale et religieuse » (Schneider, 42).

Le 23 septembre 1928 eut lieu l'inauguration du Signal de Vaudémont, haute colonne édiflée en son honneur, gigantesque lanterne des morts ou phare dominant le paysage. Dans son discours, le maréchal Lyautey salua « le sanctuaire de la foi nationale et traditionnelle – Sion sauvegardée par la fidélité lorraine des ravages qui inspirèrent à Barrès son livre poignant *La grande pitié des églises de France*. Grâce à Barrès, l'image de Sion était enracinée dans un terreau fertile combinant l'identité lorraine, l'attachement national et la foi catholique. Depuis, son ombre n'a jamais quitté la Colline; lui-même écrivait dans ses *Cahiers* en 1922 : « On ne pourra plus aller à Sion sans m'y retrouver ». En 1975, le chanoine Joseph Barbier déclarait encore : « Livre lorrain, La Colline inspirée domine l'œuvre de Barrès comme le promontoire de Sion-Vaudémont commande les horizons lorrains. »

Un autre élément fait partie de l'imaginaire. Il est dû au fait que de tous temps l'on a trouvé des étoiles à Sion dans le sol. On leur attribue « la légende du Saut de la Pucelle ». Cette légende dit qu'un soir, une jeune princesse de Vaudémont, montée sur un cheval blanc, suivait la crête de la montagne, au retour de sa pieuse visite à la Vierge de Sion. A mi-chemin, elle vit surgir de la forêt un cavalier, qui sans doute la guettait. Saisie de frayeur, elle pressa sa monture, mais le cavalier gagna de la vitesse et allait l'atteindre. La jeune fille s'écria : « Bonne Vierge de Sion, sauvez-moi ! » Elle s'élança dans le ravin profond et son cheval tomba debout sur une large pierre où il fit une marque profonde de ses quatre fers. Au même moment, la Vierge saisit dans le ciel une poignée d'étoiles que la nuit tombante venait d'allumer et les jeta dans les yeux du cavalier et de sa monture qui, aveuglée, se cabra et tourna bride. C'est depuis ce soir-là qu'on les retrouve par myriades dans le sol de la colline. En réalité, il s'agit d'Encrines ou lys de mer qui peuplaient le fond des océans il y a environ

200 millions d'années. Ces étoiles correspondent aux pièces composant la tige de ces animaux, en quelque sorte leur colonne vertébrale.



Installation du monument Barrès le 23 septembre 1928
(Cliché Y. Poirel).

Les visites politiques contemporaines

Beaucoup de personnages officiels ou politiques ont honoré Sion de leur visite. Ainsi, il faut signaler en 1949 la venue du nonce apostolique Mgr Roncalli, futur Jean XXIII, avec le cardinal Eugène Tisserand. Et, en 1980, le président et Madame Valéry Giscard d'Estaing, après avoir visité Sion et Vaudémont, ont invité les habitants de Vaudémont à déjeuner. Mais plus fort est le témoignage du général de Gaulle qui a fait trois visites à Sion à la fin et après la dernière guerre. La première fois, c'est en février 1945; cette visite revêt une signification particulière, car la guerre n'est pas terminée. Le professeur Alain Larcen (28) a pu remarquer que sur l'agenda du Général, les pages des 6, 7 et 8 février restent blanches et, pour le vendredi 9 février, dans l'après-midi, il est inscrit : « Sion, pour la retraite – Instruction », et le lendemain matin samedi 10 : « Messe – Instruction – Déjeuner – 13h45 : Chants, 14h15 :

chapelet – Instruction », enfin le dimanche : « Départ pour Strasbourg ». Comme il a quitté Paris à la fin de la matinée du 9, il n'a sûrement pas passé la nuit du 9 dans l'autorail présidentiel, et un déplacement à Sion dans la journée du 9 février est possible, avec arrêt à Mirecourt ou à Praye-sous-Vaudémont. Il est probablement arrivé le 9 février en fin d'après-midi, a participé à la veillée de prières et a dormi au couvent pour se diriger le lendemain matin vers Strasbourg. Il est probable que ce lieu était déjà connu de De Gaulle entre les deux guerres lors de ses séjours à Metz ou à Colombey, et il a dû y pratiquer des retraites spirituelles avec son épouse. Par la suite, il est revenu à Sion, le 20 mai 1950, avant de se rendre à Malzéville pour des entretiens avec les responsables du RPF. Et il est revenu à Sion lors des 4^{èmes} assises du RPF le 23 novembre 1951 (Larcane, *Pays lorrain*, 2011) (28) (Zing, 47). Lors de l'une de ses visites, il s'est rendu non seulement à Notre-Dame de Bonsecours à Nancy, à l'emplacement de la victoire lorraine de 1477 et sur le lieu de sépulture de Stanislas, mais aussi sur la colline à Notre-Dame de Sion.

Une autre visite ayant une signification politique marquante est celle de l'archiduc Otto de Habsbourg-Lorraine ; c'est d'abord en compagnie du maréchal Hubert Lyautey qu'il a visité la colline de Sion. Souvent, le vieux maréchal appelait Otto « mon duc », témoignant ainsi de leur attachement commun à la Lorraine (Becker, 7). L'archiduc, en compagnie de sa mère, l'impératrice Zita, se rend à Nancy, la capitale de ses ancêtres lorrains, et y retourne plusieurs fois avec Lyautey. En 1972, l'archiduc Otto et l'archiduchesse Régina font une première visite à Sion, puis une seconde en 2003 après l'incendie du château de Lunéville et celui du beffroi de la basilique de Sion (Becker, 7). C'était un témoignage de sollicitude vis-à-vis des Lorrains et une manière de leur redonner du courage. Il est revenu seul fin 2005, à l'occasion d'un colloque à Nancy consacré à l'Union Européenne, rendre ainsi un ultime hommage aux origines de la dynastie des Habsbourg-Lorraine. D'après l'ancien maire de Vaudémont, Monsieur Haquin, la commune de Vaudémont compte donner le nom d'Otto de Habsbourg-Lorraine à une place du bourg.

Conclusion

Sion est un site d'exception ; la colline demeure un haut-lieu chargé de sens. Il combine un enracinement dans le passé et une transcendance encore existante. L'enracinement dans le passé est fondé d'une part sur la volonté des comtes de Vaudémont et des ducs de Lorraine de créer un sanctuaire national pour fonder leur dynastie et renforcer leur légitimité, et d'autre part, à partir de 1870, sur la mise en place de manifestations patriotiques nationales. La transcendance est liée, elle, d'abord au pèlerinage à Notre-Dame, d'autre part à la légende (les étoiles de Sion) et à la dimension artistique universelle amenée par Barrès. Et

ce lieu de mémoire sait traverser le temps. Il y a eu des événements importants pour le site au cours des quarante dernières années :

- en 1979, l'ancienne abbesse du couvent des Clarisses de Vandoeuvre a créé *le rameau de Sion* dans l'ancien presbytère, recréant une présence religieuse franciscaine faisant le lien avec les Tiercelins. Les Oblats devaient, eux, quitter le site en 2006.
- le président Michel Dinet a pleinement pris la mesure de la phrase de Barrès à propos de ce site : « Il y a des lieux où souffle l'esprit ». C'est pourquoi le conseil départemental a pris la décision en 2000 d'acheter les bâtiments de l'ancien couvent des Tiercelins et des Oblats, et de faire de Sion *le haut lieu de Lorraine*.

Depuis lors, le site est en partage entre cinq partenaires : le diocèse, les Clarisses, la commune de Saxon-Sion, la Maison du tourisme et le Conseil départemental. Les réunions hebdomadaires réunissent un représentant de chacune de ces institutions, ce qui permet de gérer le site de façon équilibrée. L'aspect religieux est assuré par le diocèse et les Clarisses, ce qui permet de poursuivre le pèlerinage, très suivi en août et septembre et d'assurer le culte dans la basilique. Par ailleurs, il faut signaler que l'incendie de 2003 a détruit les cloches et le beffroi de bois qui les soutenait dans la tour. Tout a été restauré, et la basilique a vraiment maintenant fière allure. Il en est de même pour le couvent. La Vierge extérieure a été réargentée et remise en place.

Quant au site, il est parfaitement entretenu par le conseil départemental. Ce dernier fait aussi vivre le lieu par différentes actions :

- un petit musée présentant la faune des océans, il y a 200 millions d'années, existait à l'entrée du couvent. J'espère qu'il renaîtra un jour ;
- dans l'ancien couvent aussi, un centre d'interprétation du paysage a été installé sous le regard des petits rhinolophes... (Fournet, 19) ;
- des salles et amphithéâtres existent pour des réunions et des accueils de groupe, ainsi que des chambres ;
- l'entretien du Signal de Vaudémont ou colonne Barrès et de la pelouse calcaire sur laquelle elle a été construite, est également assuré par le conseil départemental. Cette pelouse a été classée Natura 2000. L'accès vers le monument a été facilité pour les handicapés grâce à un cheminement en zig-zag.

Il faut signaler aussi la présence d'un magasin équitable et d'une antenne de la Maison du tourisme de Toul qui organise, sur demande, des visites de Sion et de Vaudémont.

Pour conclure, je crois que l'on peut répondre à la question posée au début : si Notre-Dame de Sion marque évidemment ce lieu de retrait, de recueillement et de prière « où souffle l'esprit », oui elle a joué indéniablement aussi, au travers des temps, un rôle politique pour nos ducs et, plus récemment, autour des trois conflits mondiaux, pour la République et pour tous les Lorrains.



Bibliographie

1. Charles AIMOND, *Histoire des Lorrains*, Bar-le-Duc, Syndicat d'initiative, 1960.
2. Philippe ALEXANDRE, *Lorraine mythique et lorraine du terroir chez Maurice Barrès, les écrivains régionalistes et Maurice Pottecher (1889-1939)*, <http://lalorrainedesecrivains.univ-lorraine.fr/philippe-alexandre/>
3. Philippe ALEXANDRE, *Maurice Barrès et les Vosges*, ou *La petite patrie dans la vie et l'œuvre d'un écrivain nationaliste*, in Jean-Paul ROTHOT et Jean-Pierre HUSSON (dir.), *Charmes et la moyenne Moselle*, 16^{ème} Journées d'études vosgiennes, Charmes, 24, 25 et 26 octobre 2014, Épinal, Fédération des Sociétés Savantes des Vosges ; Nancy, Imprimerie Thorax, 2015, p. 379-400.
4. Maurice BARRES, *Le cœur des femmes de France*, Paris, Plon, 1928.
5. Maurice BARRES, *La Colline inspirée*, édition critique établie par Joseph Barbier, Sarreguemines, Pierron, 1985.
6. Maurice BARRES, *Colette Baudoche, Histoire d'une jeune fille de Metz*, suivie de *Un discours à Metz*, Paris-Edimbourg, éditions Nelson, 1908.
7. Bernard BECKER, *L'archiduc Otto de Habsbourg-Lorraine, humaniste, européen convaincu et lorrain de cœur*, Les dossiers de la Société d'Histoire du Pays Naborien.
8. Jean-Christophe BLANCHARD, *D'alérions en alérions - Dix siècles d'images héraldiques lorraines*, Haroué, Gérard Louis, 2012.
9. Jean-Claude BONNEFONT, Hubert COLLIN, Pierre DEMAROLLE, Michel HACHET, Jean LANHER, François PROVIN, Francine ROZE-CANTON, *Meurthe-et-Moselle*, Encyclopédie Bonneton, Christine Bonneton, Paris, 1996.
10. Françoise BOQUILLON, Catherine GUYON, François ROTH, *Nancy – Du bourg castral à la communauté urbaine - 1000 ans d'histoire*, éditions Place Stanislas, Nancy, 2010.
11. Françoise BOQUILLON, Catherine GUYON, François ROTH, Jean-Marie SIMON, *Nancy – Des origines à la métropole du XXI^e siècle*, éditions Gérard Louis, Haroué, 2019.
12. Renaud CAMUS, *L'un et l'autre en Maurice Barrès*, Histoire littéraire, littérature de langue française, 2014.
13. Olivier CHRITIN (dir.), *Un nouveau monde, naissance de la Lorraine moderne*, Paris, Somogy éditions d'art/Musée lorrain, 2013.

14. Jean COLSON, *Sion-Vaudémont ou la colline inspirée*, Paris, SOS éditions, coll. Hauts lieux de spiritualité, 1978.
15. *Sion, la basilique à travers les siècles - Quinze siècles de sueur, de sourires et de larmes*, Commune de Saxon-Sion, Communauté de communes du Saintois et Conseil général de Meurthe-et-Moselle, 2005, 17 pages.
16. Michel COURVOISIER, *Notre-Dame de Sion, Quelques considérations*, world.org/fr/lemma/notre-dame-de-sion-fr/27 janvier 2020.
17. Pierre DEMAROLLE, « Littérature d'expression française », in *Meurthe-et-Moselle*, Encyclopédie Bonneton, éditions Bonneton, Paris, 1996, p. 182-197.
18. Jin FENGHUA, *La pensée religieuse de Maurice Barrès*, Thèse de doctorat en Littérature, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III; Université de Wuhan (Chine), 2016.
19. Claire FOURNET, *Colline de Sion-Vaudémont, Rapport bibliographique préalable à la mise en œuvre d'un site d'interprétation du paysage*, Service de la gestion de l'Espace et de l'Environnement/DIRAT, Nancy, 2004, 21 pages.
20. Frédérick GERSAL, *Les 1000 lieux qu'il faut avoir vus en France La colline inspirée – La colline de Sion – Meurthe-et-Moselle*, Venise, Flammarion, 2010, p. 678-679.
21. Gérard GIULIATO, *Vaudémont (chapitre sept)*, in *Châteaux et villes fortes du comté de Vaudémont en Lorraine médiévale*, Nancy, PUN, 2008.
22. Gérard GIULIATO, *Habitats princiers et seigneuriaux en Lorraine médiévale*, Nancy, PUN, 2009, p. 21-23 et p. 34.
23. Henri GOUHIER, *Notre ami Maurice Barrès*, Paris, éditions Montaigne, 1928.
24. Marcel GROSIDIER DE MATONS, *En Lorraine, de l'Argonne aux Vosges*, Grenoble, éditions B. Arthaud, 1932.
25. Martine HUOT-MARCHAND, *Sion, colline de lumières, Son histoire, ses pèlerinages, son patrimoine... - Promenade à Sion, par Gilles Laporte*, Haroué, Gérard Louis, 2013.
26. Jean-Pierre HUSSON, « Sion, haut-lieu religieux, patriotique et paysager », *Revue de géographie historique*, 2020, n°16.
27. Laurent JALABERT (collectif), *Ducs de Lorraine: Biographies plurielles de René II à Stanislas*, Metz, Éditions des Paraiges, 2017.
28. Alain LARCAN, « Un voyage-pèlerinage du général de Gaulle à Notre-Dame de Sion, sur la Colline inspirée, en Lorraine », le 9 février 1945?, *Le Pays Lorrain*, 2011, vol. 92, p. 57-60.
29. Edouard LOGEREAU réalisateur (téléfilm sur un texte de Gilles Laporte), avec: Louis Arbessier, Jean-Claude Arnaud, Claude Brosset, Bernadette Le Sache, *Les Chardons de la colline, Saint-Dié*, 1983.

30. Louis MADELIN, *Croquis lorrains*, Paris-Nancy, Berger-Levrault et Cie éditeurs, 2009.
31. Eugène MANGENOT, « La colline inspirée ». Un peu d'histoire à propos d'un roman, *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1913, 4, n°21, p. 225-252.
32. Eugène MANGENOT, *Sion, son pèlerinage, son sanctuaire*, Nancy, 1919.
33. Eugène MARTIN, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, (3 volumes), Nancy, Crépin-Leblond, 1900-3, I, p. 400- 579.
34. Philippe MARTIN, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, Serpenoise, 1997.
35. Philippe MARTIN, « La Colline inspirée: lieu d'une mémoire lorraine, nationale ou européenne? », in Philippe MARTIN, François ROTH, *Mémoire et lieux de mémoire en Lorraine*, Sarreguemines, éditions Pierron, 2003, 357 p., p. 235-248.
36. Philippe MARTIN (dir.), *Sion: une colline d'histoire*, Conseil général de Meurthe-et-Moselle, *Annales de l'Est*, 2006, n°2.
37. Laurent MARTINO, *Histoire chronologique de Lorraine. Des premiers Celtes à nos jours*, Nancy, éditions Place Stanislas, 2009.
38. Georges MORIZET, *Histoire de Lorraine*, Paris, Boivin et Cie éditions, 1926.
39. Michel PARISSÉ, Christine GUILLAUME, Yves BURNAND, Alain GIRARDOT, Jean COUDERT, Yves LE MOIGNE, François ROTH, *Histoire de la Lorraine*, Toulouse, Privat éditions, 1977.
40. Michel PARISSÉ, Jean-Claude BONNEFONT, M. PHILIPP, Jean LANHER, Pierre DEMAROLLE, Georges TRONQUART, Jacques CHOUX, Georges L'HOTE, *Lorraine*, Le Puy, Christine Bonneton éditions, 1984.
- 41- François ROTH, *La Lorraine annexée (1871- 1918)*, Metz, Serpenoise, 2011.
42. Albert SCHNEIDER, « Georges Sadler (1879-1958) », *Les cahiers lorrains*, 1982, p. 167-171.
43. Agnese SILVESTRI, « La violence rhétorique dans tous ses états: contre Dreyfus et les dreyfusards », *Revue italienne d'études françaises*, 2017, 7.
44. Zeev STERNELL, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Thèse, mention « Études politiques », Paris, 1969.
45. Jean TOUCHARD, *Maurice Barrès, 1862-1923*, Paris, Encyclopedia Universalis, 1980.
46. Marie-Catherine VIGNAL-SOULEYREAU, « Religion et politique en Lorraine au tournant des XVI^e et XVII^e siècles », *Europa Moderna. Revue d'histoire et d'icologie*, 2010, 1, p. 60-107.
47. Paul ZING, *De Gaulle en Lorraine, histoire d'une fidélité*, Vagney, Gérard Louis, 1992.